

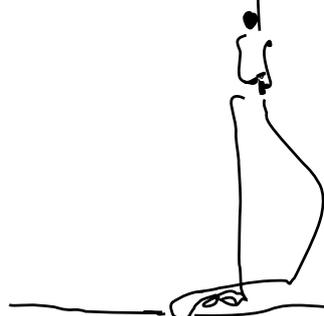
CYCLE DE CONFÉRENCES

URBANISME - ARCHITECTURE - HABITAT

Les actes : Saison 2007/2008



"La ruine comme fondement"



10 avril 2008

Conseil d'Architecture,
d'Urbanisme
et de l'Environnement
du Gard



Fabienne POTHERAT



«La ruine comme fondement»



Ruines du Fort de la Mauresque, Port-Vendres. Photo F. Potherat

« *Enfin, si tu détruis, que ce soit avec des outils nuptiaux.* »¹

Nous sommes conviés par le poète, si d'aventure nous avons détourné notre pas de la création, à choisir nos outils, tant l'œuvre de destruction ne peut supporter des ustensiles ordinaires. Que ce soit à travers les contes, les mythes ou les expériences de la réalité psychique de l'homme, nous ne détruisons pas en vain

Il ne s'agit pas d'une fixation romantique puisque nous relançons notre projet vers autre chose dont nous posons la base : la ruine comme *fondement* ...

Nous ne pouvons que nous re-présenter à ce qui fait retour en nous. Nous ouvrons ce champ de ruines à un champ de possibles, sur ce qui peut ad-venir dès que nous nous risquons à accompagner une relance vers l'inconnu d'un champ artistique, éthique et psychanalytique. C'est sur cette idée de déplacement et de mouvement que nous attarderons notre recherche saisis de notre dernier outil nuptial à l'image d'un pont qui conduit par le désir, l'un vers l'autre.

Ce pont, nous le traverserons par un diptyque de Théodore Géricault. Cette approche d'un « l'un vers l'autre », rassemble et relance, disperse et repousse dans la différence et l'écart ce passage, cette articulation comme retour du refoulé. Proche en cela du processus de transfert psychanalytique, notre fondement est un lieu de rassemblement et de rencontre de forces vives qui ne cessent d'échapper au Thanatos pour se relancer vers l'Éros, quittant *provisoirement* le thanatique, car rien

n'indique que ce rassemblement ne tienne ou n'ait la tenue et la rigueur mathématique des cités idéales. Nous ne sommes pas dans l'homogène, le pur, l'incorruptible et l'aseptisé de tout. Nous sommes dans le flux d'une terre, d'une ville, d'une vie, d'un moi et d'un langage, perméables à nos fragilités internes et aux fluctuations externes par lesquelles nous devons vivre avec étonnement et stupeur.

Le mot « ruine » est emprunté vers 1155 au latin *ruina* qui désigne la chute, l'écroulement, en particulier l'éboulement des bâtiments, le pluriel *ruinae* désignant concrètement les décombres ; ce mot est également employé au figuré pour « effondrement », « désastre », il est dérivé de *ruere* : faire tomber, s'écrouler.²

Le bel édifice s'est transformé, il n'a plus de forme mais il a encore sa base et son projet qui demeure hors du visible, de la vue par le manque de repères que nous avons de sa globalité et de son unité. Ce quelque chose n'est plus dans son unité formelle, esthétique, dans sa valeur univoque, il existe à présent partiellement de façon fragmentaire, équivoque. Ce fragment qui sert à parler d'un tout disparu peut à nouveau satisfaire notre imaginaire en servant de base à une reconstruction. Tout fondement procédant d'une ruine investie comme condition nécessaire peut prendre la valeur de rédemption et par extension, la marque chrétienne de la faute et du péché originel.

1 René Char, *Les Matinaux*, XXVII, *Rougeur des Matinaux*, coll. Poésie, éd. Gallimard, Nouvelle Revue Française, France, 1^e éd. 1966, 1987, p. 81.

2 Dictionnaire Le Robert, direction Alain Rey, France, 1999, p. 3332.

« (La ruine], c'est l'irruption de l'au-delà dans notre monde éphémère, c'est le signe de la présence voilée d'une transcendance. » 3

Si la ruine, à partir du sol, se coupe d'une certaine représentation d'idéalité, ce n'est que pour s'ancrer à nouveau en pleine réalité objective ; son fondement ne se coupe pas du monde, il semble même en indiquer la trace. La trace belle et creuse, dont jadis on inventa le signe, renvoie au monde en son accomplissement. Nous visitons à partir des traces archéologiques certaines croyances, la ruine devenant non seulement un fait architectural (Jean Nouvel, *De la DOMVS VESVNNA de Périgueux à la Maison Carrée de Nîmes*) mais aussi religieux et politique comme symbole d'une volonté « royale et/ou divine » laissant une question ouverte sur la responsabilité de l'Homme.

« C'est seulement quand nous pouvons habiter que nous pouvons bâtir. » 4

C'est par cette habilitation à habiter que les hommes de décennies en décennies se sont transmis cette faculté du bâtir, en y perdant petit à petit jusqu'à nos temps « modernes » la simplicité et la sagesse d'une organisation anthropocentrique.

C'est dans l'esprit du bâtir selon Heidegger que l'espace habité peut rassembler cette mesure de l'entre-deux du ciel et de la terre. Ce n'est ni les opposer entre divin- humain, ni les isoler, mais de notre lieu « attendre les divins », offrir une demeure à l'être de l'habiter et finalement ne remplir l'espace que de cette seule attente.

Entre l'histoire des « Trois Petis Cochons » et le *Ground Zéro*, New York rejoint ainsi la liste, établie par Ovide dans *Les Métamorphoses*, des places fortes, villes puissantes et glorieuses qui sont ruinées. Il faut nous rappeler le

La Maison Carrée de Nîmes, reflet du Musée d'Art Contemporain. Photo : F. Potherat



3 Bernardin de St Pierre, *Les études de la Nature*, 1784, cité par Roland Mortier in *La poésie des ruines en France, ses origines, ses variations de la Renaissance à Victor Hugo*, éd. Librairie Droz, Genève, 1974, p. 129.

4 Martin Heidegger, *Essais et Conférences, Bâtir Habiter Penser, Les Essais*, LXC, trad. A. Préau, coll. NRF, éd. Gallimard, 1954, 8e éd., France, 1958, p. 191.

questionnement des anciens, selon Aristote :

*« N'est-ce pas parce que la corruption de cette chose-ci est la génération d'une autre, et la génération de cette chose-ci la corruption d'une autre, que le changement est nécessaire sans arrêt. »*⁵

Nous sommes donc portés par un mouvement cyclique et générateurs'intégrant dans l'ordre du monde, par ces passages alternatifs de création et de destruction, réglés par le temps cosmique, qui « ne naît, ni ne périt à aucun moment » mais dont « la génération est nécessairement circulaire ». Par ce trou, cet abîme dans Manhattan, l'occasion est donnée de repenser ce lieu même de vie clos sur lui-même, et de fonder un sens à l'habiter de ce quartier d'affaires très individualisé.

Nous étudions le projet architectural retenu et ses conséquences possibles sur le psychisme des new-yorkais traumatisés et sidérés par le trauma.

Avec ce projet de réhabilitation de *Ground Zero* ne sommes-nous pas enfermés dans le redoublement du même spectaculaire, au sens de se renvoyer indéfiniment « la tarte à la crème de la pulsion de mort », (Bernard Salignon), cette même image de soi dans le rapport à la mort, à l'éphémère de l'homme, notre propre Vanitas comme dans une peinture hollandaise ?

Quelle raison y a-t-il à maintenir l'objet perdu symbolique (les Twins) et la permanence du trauma indéfiniment au centre de la *polis*, au centre de la communauté de l'être, à la place du vide sinon celle d'y organiser et d'y affirmer, et affermir, son pouvoir ? En tant que transfert

de projet, cette œuvre sublimatoire devrait être issue d'un déplacement de but détourné de la pulsion de mort et d'un déplacement d'objet.

Dans notre conte, l'aîné, animal domestiqué, semble avoir atteint une autre dimension en utilisant une production et une construction propre à l'homme par un savoir-faire mathématique grâce auquel il peut duper l'animal sauvage, ses pulsions. Nous ne sommes pas encore en présence du divin venant habiter la crèche de l'étable. Pulsions domestiquées et cohabitation pacifique semblent être le fil conducteur de ce conte. Faut-il alors voir dans la dernière demeure, les fondements d'un asile solide, celui de la religion chrétienne ?

D'un point de vue ethnique, grâce au loup les trois cochons ont tissé un réseau d'entraide et sont revenus à la forme première d'un « habiter », une *oikia collective*, en abandonnant l'idée de l'*oikia*, la maisonnée, de l'ordre du domaine privé. Nous avons ainsi défini cette hypothèse que la ruine est une condition possible à tout fondement social. Dans l'antre-aide s'est engouffré un loup par le conduit de la cheminée. Par lui s'est opérée la liaison entre solidité/fragilité interne de l'organisation psychique et solidité/fragilité externe des liens sociaux. Le bâtir archaïque sommaire de la hutte ou de la cabane est ruiné pour devenir un « habiter » enraciné en terre. Nous développerons ce pan de fragilité de l'être qui peut se consolider psychiquement, notamment par la pratique sublimatoire de l'art. L'art en tant que fondement.

5 Aristote, *De la génération et de la corruption*, I,3, p. 16-25, trad. J. Tricot, éd. Vrin, Paris, 1971, cité par Sabine Forero-Mendoza, op. cité, p. 20.

6 *Oikia collective*, expression de Paul Ricœur, in préface de *Condition de l'homme moderne*, Hannah Arendt, traduit de l'anglais par G. Fradier, éd. Calmann-Lévy, France, 1983.

7 M. A. Sechehaye, *Introduction à une psychothérapie des schizophrénies*, PUF, coll. Bibliothèque de psychanalyse, France, 1988, p. 72.

***« Je suis coupable,
abominablement coupable
de cette ruine,
la destruction vient de moi.
Je suis la destruction même. »***

Cette affirmation n'est pas celle de Zeus, d'Attila, de Napoléon ou d'un terroriste. Elle émane de Renée, une patiente schizophrène de Marie-Andrée Sechehaye⁷, elle nous parle de son état de « *désagrégation psychotiques* ». Que nous dit Renée de cette ruine : qu'elle est son être-là, son « *Dasein* » (Heidegger) sa condition d'émergence au monde, son « être-étant ». La faille, la désintégration, le morcellement, sont des formes d'altération de son « être dans le monde ». Le délire de Renée est la projection (rétro-projection) d'une ruine, le chaos d'une entité construite-détruite. La désorganisation psychique, le monde interne chaotique de la ruine, crée ses propres « *ersatz* » destructeurs.

« La question de la représentation corporelle est au centre des [de nos] préoccupations dans le travail d'accompagnement des adolescents autistes ou avec autres TED ».

Il s'agit, pour Yves Michelon, « *d'être vigilant sur 2 pôles assez habituels dans la clinique des Troubles Envahissants du Développement, d'une part d'aider à intégrer un schéma corporel, un sens de soi corporel élémentaire, représentations corporelles existantes sous l'effet de sur-excitation ou sous excitation sensorielle, émotionnelle, imaginaire. (...) d'autre part à éviter les dys-régulations des représentations A une extrémité,*

*l'absence de représentation du corps se signe par des recherches continues de flux sensoriels produisant un sentiment d'existence. A l'autre extrémité, la représentation du corps est à fleur de peau et les conduites de contrôle de l'environnement, d'évitement, de rétention, de vérification de son intégrité corporelle contribue à diminuer l'anxiété et les angoisses de morcellement, de chute ».*⁸

Nous pouvons, à partir de cette représentation clinique du corps morcelé, qui s'écroule sous lui-même, relier la ruine à son fondement freudien : vers le traumatisme non résolu.

C'est en relisant « *Malaise dans la civilisation* » de Sigmund Freud, que nous pouvons comprendre et tenter cette comparaison, comme l'auteur, entre le passé d'une ville et le passé d'une âme. Rome, l'éternelle, est une accumulation de couches de sédiments archéologiques, ruines et reconstructions, vestiges toujours d'actualité, suite aux traumatismes d'une guerre, d'un incendie. Auprès de la ruine, nous ne sommes atteints d'aucune mélancolie, nous nous arrêtons certes à sa déliaison impossible au passé mais pour en faire quelque chose, pour traverser le monde, voir comment cette forme symbolique de la contrainte s'articule à celle de l'anneau du temps. Beuys revisite un traumatisme, suite à un accident d'avion avec des brûlures conséquentes, par l'appropriation de matériaux déclassés servant aux soins et à la conservation de l'intégrité physique : graisse et feutre. Ce sont des matières transitionnelles propres au vécu réel ou imaginaire de l'individu, l'artiste en fait des composantes essentielles à sa création, mais la blessure reste offerte

⁸ Yves Michelon, directeur Accueil Adolescents Sésame Vauvert, « *Les particularités sensorielles des personnes avec TED* », 09 février 05.

⁹ Jacques Lacan, Séminaire III, *Les Psychoses, Le phénomène psychotique et son mécanisme*, p. 99.

au monde dans sa forme inachevée, jamais réparée, ou irréparable, toujours en cours de cicatrisation. Au-delà de l'anecdote vraie ou fausse, le motif narratif s'articule autour du regard, il s'agit d'utiliser le matériau psychique fixé au traumatisme, lui-même partie prenante, constitutive de l'être, pour parler d'un soi meurtri à l'Autre : « Répare-moi ! »



Le trône sur cendres, Marcel Robelin, Chapelle des Jésuites, Nîmes. 2004. Photo F. Potherat

L'artiste nîmois Marcel Robelin, tel le Phœnix, lui, renaît par la cendre, « *La fleur du feu* » (Colette) Nous proposons de prendre nos vestiges oubliés pour nouvelles fondations, de relever une à une les pierres, et loin de l'absolu, d'habiter nos failles et de donner un sens au désastre. L'émergence d'une réalité hallucinée, d'une étrangeté,

« c'est la signification énorme qui n'a l'air de rien – et ce, pour autant qu'on ne peut la relier à rien, puisqu'elle n'est jamais entrée dans le

*« système de symbolisation – mais qui peut, dans certaines conditions menacer tout l'édifice ».*⁹

Nous aimons croire aux côtés des bâtisseurs et des psychanalystes, qu'une aurore inaugure chaque ruine, que rien n'est jamais achevé, qu'un projet est en germe enfoui dans les décombres. La ruine devient, à ce stade d'avancement de notre recherche, le soma de cet effondrement impossible, sans possibilité d'évolution ou d'involution, qui ne peut être que la réplique du fragment douloureux, et qui emporte avec lui la représentation de son destin passé, présent et à venir. Elle apparaît et tire sa part funeste de ce côté-ci du monde, entre oscillation et indétermination, elle devient une nouvelle forme de l'affirmation de soi dans l'attente que l'Autre agisse sur soi, cette attention, ce « Répare-moi ! » ne serait-ce que par la compassion.

L'analyste endosse le rôle défaillant (Winnicott), celui du maçon incompetent, sourd et muet, sa négligence rejoint la non-réponse d'un ensemble de désirs imaginaires vécus antérieurement dans l'enfance. Le renoncement à l'objet qui ne répond pas, à l'objet de frustration, qui non seulement ne répare rien, mais ne construit pas davantage pour nous, permet au patient de placer sa demande, sa charge érotique sur un autre *bon objet*, vers l'autre, à la recherche d'un autre plaisir lié à la réalité. (M^{de} M^Uzan).



*Temple de Diane, Jardins de la Fontaine, Nîmes.
Photo : F. Potherat*

Nous pensons comme René Char qu' « *il faut cesser de parler aux décombres* », que c'est aux décombres de nous dire quelque chose d'eux-mêmes, l'histoire de leur origine qui fonde l'être, c'est sans doute là le lien en substance du mal détruit ou du peu construit, entre l'architecte-bâtitteur et le psychanalyste.



Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et de l'Environnement du Gard
Tél : 04 66 36 10 60 - Fax : 04 66 84 02 10 - 11 Place du 8 Mai 1945 30000 NIMES



Avec le soutien de la Direction Régionale des Affaires Culturelles Languedoc-Roussillon